

# Georges Bataille et la question du corps mort

Gilles Ernst

Volume 23, Number 1, Fall 2010

Enquêtes sur le cadavre : 1. Fascination

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004021ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004021ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ernst, G. (2010). Georges Bataille et la question du corps mort. *Frontières*, 23(1), 40–46. <https://doi.org/10.7202/1004021ar>

Article abstract

Death haunts the works of Georges Bataille (1897-1962), where it is the object of deliberately provocative description. The reason for this is simple : death belongs to the world of the sacred. It is from here that we get the two rites – the one horrific, the other more expected – which mark its appearance : necrophilia and the wake. These two rites appear to be very different, but they are, in fact, identical : they both underline the necessity, as pointed out by Hegel, an inspiration to Bataille, of bearing in mind the negativity of death. Placed in a contemporary context, Bataille seems to have thus anticipated the “denial” of death and of the dead body which, according to the experts, characterizes today’s society, a denial which the author of the article illustrates through his personal experience (case of a French village affected by the “de-ritualization” of funerals). To remedy this crisis, Bataille proposes that the living not turn away from the dead.

## Résumé

Le mort hante l'œuvre de Georges Bataille (1897-1962). Il y fait l'objet d'une description volontairement provocante. La raison en est simple: il appartient au monde du sacré. D'où les deux rites – l'un, affreux, l'autre, plus attendu – marquant son apparition: la nécrophilie et la veillée mortuaire. Ces deux rites, en apparence très différents, sont en fait identiques: ils soulignent la nécessité, comme l'a enseigné Hegel, un des maîtres à penser de Bataille, de garder à l'esprit la négativité de la mort. Situé dans le contexte actuel, Bataille a donc pressenti le « déni » de la mort et du mort qui caractérise, selon les spécialistes, la société contemporaine, déni que l'auteur de l'article illustre par son expérience personnelle (cas d'un village français affecté par la « déritualisation » des funérailles). Pour remédier à cette crise, Bataille propose le maintien d'une morale où le vivant ne se détourne pas du mort.

Mots clés: « *thanatocentrisme* » – *nécrophilie* – *veillée mortuaire* – *effroi* – *sexe* – *rite* – *sacré* – *déni* – *socialisation* – *communauté*.

## Abstract

Death haunts the works of Georges Bataille (1897-1962), where it is the object of deliberately provocative description. The reason for this is simple: death belongs to the world of the sacred. It is from here that we get the two rites – the one horrific, the other more expected – which mark its appearance: necrophilia and the wake. These two rites appear to be very different, but they are, in fact, identical: they both underline the necessity, as pointed out by Hegel, an inspiration to Bataille, of bearing in mind the negativity of death. Placed in a contemporary context, Bataille seems to have thus anticipated the "denial" of death and of the dead body which, according to the experts, characterizes today's society, a denial which the author of the article illustrates through his personal experience (case of a French village affected by the "de-ritualization" of funerals). To remedy this crisis, Bataille proposes that the living not turn away from the dead.

Keywords: "*thanatocentrism*" – *necrophilia* – *wake* – *fear* – *sex* – *rite* – *sacred* – *denial* – *socialisation* – *community*.

# GEORGES BATAILLE et la question du corps mort

Gilles Ernst,

agrégé de Lettres modernes, docteur en Littérature française (Thèse d'État), professeur émérite, Nancy-Université (Université Nancy II).

Cela fera bientôt cinquante ans que Georges Bataille (1897-1962) est mort. On sait que l'ensemble de son œuvre<sup>1</sup>, écrits littéraires (récits, poèmes) ou théoriques (essais comme *L'Expérience intérieure* ou *La Part maudite*), témoigne d'une réflexion sur la mort qui lui vaut une place à part parmi les écrivains du XX<sup>e</sup> siècle. Je dis bien: réflexion sur la mort et non: fascination, terme employé par certains critiques en mal de terminologie ou enclins à attribuer à un tempérament morbide ce qui au contraire procédait chez lui d'une conscience lucide. Car Bataille a pris la mort – mort comme fin de la vie, mort comme puissance négatrice dans l'existence où elle s'appelle alors l'« Impossible<sup>2</sup> » – au sérieux. Cela vaut déjà pour le cadavre qui est la meilleure incarnation de la mort et duquel le regard et l'esprit le plus souvent se détournent, faute de pouvoir affronter son regard vide.

On peut même avancer que c'est par son attention au corps mort, telle qu'elle apparaît par exemple dans cette séquence poétique:

Les yeux de ces morts  
épuisent le cœur  
tête aveugle aphone  
démence sans être (*OC*, t. IV, p. 20,  
v. 7-10)

qu'il a, pour citer une de ses expressions, rendu l'air « peu respirable » autour de beaucoup de ses lecteurs d'emblée conviés à regarder la vérité en face. Et pas seulement en lisant ce qu'il a écrit. Non, ce serait trop commode; le fondateur en 1946 de *Critique*, revue ouverte à tous les savoirs, ne s'est jamais détourné du monde et ne doutait pas que ce qu'il écrivait dût avoir des applications dans le réel.

C'est suggérer qu'une lecture anthropologique de son œuvre est souhaitable. S'agissant du cadavre, elle est même la seule possible vu que Bataille a toujours procédé en approche globale, confrontant les données historiques, philosophiques, sociales et économiques. Par exemple dans *La Limite de l'utile* et *Théorie de la religion*, deux essais où il est précisément question du mort et dont l'un constitue la première version de *La Part maudite*, tandis que l'autre esquisse une approche sociologique du religieux.

Sans prétendre à l'exhaustivité, la présente étude voudrait tenter de revenir sur

le pouvoir de happement qu'a chez lui le corps mort. Elle le fera en analysant d'abord sa représentation dans les récits et les essais ; puis en interrogeant cet effroi sacré qu'il suscite et qui est pour Bataille une de ces « expériences intérieures » qui font basculer l'être dans l'au-delà du « Possible » ; et enfin en soulignant, à la lumière de l'actuelle crise de la mort qui est déjà celle du mort escamoté à la vue et rapidement débarrassé, tout ce que les vus de l'écrivain avaient de prémonitoire.

### « UN JE NE SAIS QUOI D'HORRIBLE ET D'EXSANGUE »

Au risque d'énoncer à nouveau une évidence que tous ses lecteurs connaissent, il faut rappeler que dans la plupart des cas le récit de Bataille raconte la rencontre entre un vivant et un mort. L'intrigue d'*Histoire de l'œil*<sup>3</sup>, son premier récit publié en 1928, va ainsi d'une cycliste, écrasée par la voiture du narrateur et de son amie Simone, à Marcelle, jeune amie qu'ils poussent par leurs extravagances sexuelles à se pendre, puis à un matador tué d'un coup de corne de taureau, et enfin à un prêtre que les deux comparses, assistés d'un riche seigneur anglais, assassinent sadiquement par strangulation pour ensuite profaner son corps. Même schéma dans *Le Bleu du ciel* (1957), mais sur un mode moins spectaculaire (encore que...) : son héros, Troppmann (nommé comme un célèbre assassin du XIX<sup>e</sup> siècle!), à l'origine traumatisé par sa masturbation devant le cadavre de sa mère, va à la fin répéter cette affreuse expérience en faisant l'amour avec sa maîtresse Dirty dans un cimetière. Et de surcroît un deux novembre, jour des Morts!

Ailleurs, et plus tard, à un moment où la réflexion sur ce que le mort peut nous apprendre se développe davantage dans les essais, il n'y a plus d'événements aussi affreux. Mais il y a une présence qui construit la narration sur le modèle de ce « thanatocentrisme » dont j'ai parlé jadis (voir Ernst, 1993, p. 122) : corps du père de B. étendu dans son château (*Histoire de rats*, première partie de *L'Impossible*) ; corps de Dianus autour duquel rôde, pris par le « charme », au sens premier, des morts (*Romans*, p. 541), son frère Monsignor Alpha (*Dianus*, seconde partie). Et partout, il y a ces femmes qui, telle Dirty « pâle comme une morte » (*Romans*, p. 131), ne sont belles que parce qu'elles sont des cadavres avant l'heure... J'ajouterai que la genèse du *Mort*, le bien titré, doit quelque chose aux restes calcinés d'un aviateur allemand découverts en 1942<sup>4</sup>, et que ce petit récit commence, si je puis dire, sur le cadavre d'Édouard, l'amant de Marie, et se finit sur celui de Marie. Enfin, *L'Abbé C.*,

histoire d'un prêtre dévoyé, est centré sur le suicide du héros éponyme.

On m'objectera sans doute qu'à compter les cadavres de papier on ne prouve rien de très original. Après tout, nombre de grands romans les convoquent en guise de belle conclusion. Comme un livre qu'on clôt avec la pierre d'un tombeau... Bataille a toutefois ceci de particulier qu'il ne referme pas le tombeau sans avoir regardé ce qu'il y a dans le cercueil. « Un mort mal rasé, ce n'est pas beau », dit par manière de plaisanterie Troppmann, qui se rappelle sans doute qu'il est d'usage de rendre le mort présentable le temps qu'on lui rende visite (*Romans*, p. 154). Mais après, est-il toujours présentable ? À en croire ces lignes extraites d'un article où Bataille, inspiré de toute évidence d'un passage d'une oraison funèbre de Bossuet<sup>5</sup>, rend compte du célèbre livre *L'Homme et la Mort devant l'Histoire*, d'Edgar Morin, paru en 1951, « un je ne sais quoi d'horrible et d'exsangue s'agglutine au corps qui se décompose et à l'absence de celui qui nous parlait et dont le silence atterre » (*OC*, t. VIII, p. 513).

Et, de fait, ce « je ne sais quoi », qu'on a au XVI<sup>e</sup> siècle utilisé pour épiloguer sur la naissance mystérieuse de l'amour – ce qui était bien plus rassurant, convient parfaitement pour définir ce qu'est le corps sans vie. Plus exactement, il définit le devenir du cadavre, corps aussitôt livré à la déconstruction. « Chose immonde », « charogne », « forme sans forme », dit pour sa part Vladimir Jankélévitch en 1966 (p. 251 ; 93). Jankélévitch qui ne souhaite pas qu'on s'occupe du mort force évidemment le trait. Et Bataille le force également. Mais pas pour les mêmes raisons puisqu'il veut au contraire qu'on s'occupe un peu du mort. De là une manière particulière de le présenter, et qui le distingue des autres écrivains de son temps. Non que ceux-ci éludent la présence du mort. « Je ne veux pas de ce cadavre », s'écrie par exemple Bérenger I<sup>er</sup>, quand on lui promet de l'embaumer, dans *Le roi se meurt* de Ionesco (1997, p. 73) : convenons, sans même évoquer *Jeux de massacre*, autre pièce de Ionesco où les corps fauchés par la peste tombent en scène du début à la fin, qu'avec cela, tout est dit. Tout, sauf l'aspect physique du mort.

Car (on voudra bien excuser cette expression familière), il y a cadavre et cadavre. En effet, une chose est de mentionner sa présence, ce qui arrive souvent dans la littérature contemporaine où, sauf exception, l'écrivain préfère décrire le mourir (ces scènes d'agonie si fréquentes depuis l'irruption du réalisme au XIX<sup>e</sup> siècle), que ses suites immédiates ; et c'en est une également de citer, avec des accents élogiques, le fameux « Tu es pous-

sière » de la Genèse, qui, sautant les étapes de la décomposition, n'a au fond rien d'effrayant (certains conservent d'ailleurs l'urne funéraire de leurs parents dans leur salon<sup>6</sup>). Mais c'en est une tout autre de décrire le mort, ce qui est le cas de Bataille, soit qu'il multiplie les détails, comme dans ce portrait de la cycliste d'*Histoire de l'œil* (« L'impression d'horreur et de désespoir provoquée par tant de chairs sanglantes, écœurantes en partie, en partie très belles [...] », *Romans*, p. 52), soit qu'il ne souligne qu'un trait, mais particulièrement expressif : « [...] le cadavre de Granero [le matador tué dans l'arène] dont l'œil droit pendait hors de la tête » ; « Elle [Simone] se remit à cheval sur le cadavre nu et examina le visage violacé avec le plus grand intérêt [...] » (*Romans*, p. 88 ; 97).

On l'aura deviné avec ce « plus grand intérêt », le cruel Bataille, rare exemple d'un écrivain du XX<sup>e</sup> siècle renouant avec la tradition de l'époque baroque<sup>7</sup>, remet sous les yeux ce que les pratiques actuelles de la thanatopraxie, venues des États-Unis en Europe dans les années 1960 en même temps que les *funeral homes*, veulent à tout prix cacher : cette « thanatomorphose », ou vie à l'envers, qui attaque le cerveau dans les dix minutes qui suivent la mort, comme le remarquait dans *Le Cadavre* (1980, p. 20) Louis-Vincent Thomas. Celui-ci m'a d'ailleurs confié que, devant décrire tous les signes cliniques qui entament la décomposition, il avait éprouvé le plus grand malaise... On le comprend. Comme on comprend le lecteur d'*Histoire de l'œil*, effrayé à la seule mention du tableau du peintre macabre espagnol Valdès Leal (1622-1690). Titré : *Finis gloriae mundi* (« Fins des gloires du monde »), il est accroché dans la sacristie de l'église de la *Caridad* de Séville où les deux héros vont se livrer à diverses profanations avant d'étrangler le prêtre : il montre deux cadavres pourrissant dans leur cercueil, et « dans l'orbite oculaire de l'un d'entre eux, note le narrateur, on voyait entrer un rat ». « Mais, remarque-t-il aussitôt, dans toutes ces choses il n'y avait rien à découvrir de comique » (*Romans*, p. 91).

En effet, autant le squelette, qui apparaît comme allégorie de la mort et du mort vers le XIII<sup>e</sup> siècle, est une figuration très propre, voire très décente (au point que les Mexicains s'en amusent dans leurs fêtes), autant le mouvement liquéfiant les organes les plus fermes a quelque chose d'insupportable. Signe que cet innommable reste cependant à l'horizon de Bataille bien après la rédaction d'*Histoire de l'œil*, il écrit vers 1959-1951 dans *L'Histoire de l'érotisme* :

Nous n'avons pas de phobie plus grande que ces matières mouvantes, fétides et tièdes où la vie fermente ignoblement. Ces matières où grouillent les œufs, les germes et les vers ne nous serrent pas seulement, mais nous lèvent le cœur. La mort n'est pas réduite à l'amer anéantissement de l'être [...] : c'est aussi ce naufrage dans le nauséux (OC, t. VIII, p. 70).

Même insistance dans l'article cité plus haut sur le livre d'Edgar Morin (sans doute parce que son auteur, spéculant sur la présence dans l'organisme de cellules non affectées par la destruction, soutenait alors naïvement la thèse de l'amortalité ou vie physique sans limites chez l'homme, thèse dont il devait se repentir en 1970) : « Sous nos yeux la mort incarnée par le mort participe de toute une horreur gluante, elle est proche des vers, des serpents ou des araignées » (OC, t. VIII, p. 513).

Que pareils propos aient pu choquer nombre de lecteurs du temps, il n'est guère besoin de le souligner : l'aura de scandale qui entourait le nom de Bataille et ce frémissement de dégoût qui secouait certains universitaires français – « Quoi ? Vous travaillez sur Bataille ? Mais c'est obscène ! » – venaient en partie de là. Pour qui veut, ainsi que cela se passe maintenant, que le mort soit chose propre et indolore, Bataille choque d'ailleurs tout autant ; et s'il n'était pas reconnu qu'il est un écrivain de gauche, ses dires lui vaudraient, comme à Ionesco qui pourtant ne va pas aussi loin que lui dans le rôle qu'il donne au mort, de passer pour un écrivain réactionnaire. De l'avis de certains, il est en effet bien connu que seule la droite, qui se détourne de l'avenir et de la vie, cette vie que les connaissances médicales promettent d'allonger sans cesse, pense à la mort... Mais laissons cela. Aussi bien, la mort et le mort demeurent et, sauf à vivre comme les bêtes dont Bataille, fasciné (ici, on peut employer cet adjectif) par le moment magique où l'homme s'est séparé des animaux, remarque souvent qu'elles ont la chance de n'y pas penser, il faut quand même réintroduire le mort dans le cercle des vivants. Ce que dit Bataille de la conduite à tenir dans ce moment solennel n'a pas d'autre sens.

### L'EFFROI SACRÉ : LE SEXE ET LE RITE

Dans un monde que Bataille croit déserté par Dieu et qui risque de verser dans les tâches les plus ordinaires (se nourrir, se divertir, s'enrichir), le sentiment naguère éprouvé par l'homme religieux est toujours là et ne demande qu'à se réinvestir dans d'autres domaines. Le sacré tel que le conçoit Bataille est le maître

de ces domaines. La raison ni le souci du progrès ne le caractérisent. Il provoque à la fois la terreur et le désir, et ne demande pour s'emparer de l'être qu'un geste toujours à la portée de celui-ci, à savoir cette transgression des interdits qui, quoique nécessaires à l'évolution humaine dont ils veillent depuis le début à ce qu'elle aille dans le bon sens, exigent d'être régulièrement violés. Ainsi, allant de l'ordre au désordre et inversement, l'homme accède à cette « Totalité » sans laquelle il resterait mutilé.

Le contact avec le mort est un de ces moments privilégiés où tout se délie et bascule dans l'excès. Cet excès prend dans les récits de Bataille deux formes à première vue très distinctes. La première, terrible, renversante, consiste dans cette nécrophilie plus ou moins affirmée qui hante peu ou prou tous ses grands héros et qu'il serait trop facile d'attribuer à la seule influence de Sade (auteur que Bataille découvre précisément au moment où il rédige *Histoire de l'œil*) ; la seconde, tout compte fait pas moins scandaleuse, réside dans cette sorte de fête qui se célèbre autour du mort. C'est d'ailleurs celle-ci qui est exposée dans les essais, tout se passant comme si, tirant parti du grand coup frappé dans la fiction (tout, et surtout le mal, est selon lui permis en littérature où a lieu symboliquement ce qui est prohibé dans le réel), Bataille pouvait en venir à des vues plus sereines. Il n'est d'ailleurs pas certain que nécrophilie et dévotion pour le mort soient si opposées qu'elles le semblent au premier abord, puisqu'il y a toujours de la liturgie dans la première et que le sexe n'est pas absent dans la seconde. De là à parler d'une ritualisation du sexe et d'une sexualisation du rite, il y a un pas que je franchirai aisément, du moins en me tenant à l'intérieur du système de Bataille qui n'a cessé de dire que la découverte de la sexualité et celle de la mort coïncident dans le temps et constituent le premier acte de l'anthropogénèse.

Reste que la nécrophilie est historiquement première dans son œuvre puisqu'elle apparaît dès 1928 dans *Histoire de l'œil* et se prolonge ensuite dans les autres récits. Son rituel perd certes progressivement de sa brutalité mais ne change pas dans le fond. Elle s'affiche avec hardiesse en 1928, quand Simone et son ami (qui prend bien soin de noter que jusque-là ils s'étaient contentés de se caresser) font soudain l'amour pour la première fois près du corps dépendu de l'infortunée Marcelle, avant d'éprouver la même transe lors de la mort du matador et surtout lors de celle du prêtre dont le cadavre devient un objet érotique (faut-il rappeler que Simone exige l'excision de l'œil qu'elle introduit aussitôt dans son ventre ?). La

nécrophilie s'exprime ensuite avec moins de précision, mais avec la même violence, dans *Le Bleu du ciel*, lors de la scène du cadavre maternel racontée par Troppmann (« J'enlevai mon pyjama... je me suis... tu comprends... », *Romans*, p. 156). Et enfin elle se fait plus sournoise, ou plus douce, comme on voudra, dans *L'Impossible*, où Dianus fait l'amour avec sa maîtresse B. dans la chambre joutant celle du père mort, et où son frère Monsignor Alpha, mis en émoi par le corps de ce même Dianus couché parmi les *seringas* dont le parfum se mêle à l'« odeur de lessive de la mort », se rue à la fin sur sa maîtresse E. dont il soupçonne qu'émue autant que lui elle ait pu avant cette scène tenté de se suicider. C'est que les cadavres de Bataille ne suscitent pas que le désir ; ils font également perdre la tête soudain prise par le « tournis de tombes », comme le dit un des poèmes (OC, t. IV, p. 25, v. 8). On peut au demeurant perdre la tête sans envie suicidaire : pour preuve, le narrateur de *Madame Edwarda*, qui ne trouve l'héroïne éponyme (une fille de bordel) si séduisante qu'à l'instant où « sa nudité [a] l'absence de sens, en même temps que l'excès de sens d'un vêtement de morte » (*Romans*, p. 335). Décidément, le mort ou la morte ne sort pas de son « je ne sais quoi ».

Peu importent cependant les manières de procéder : il s'agit toujours de faire l'amour *avec* ou *près* du mort, ce qui est la définition au sens large de la nécrophilie dans les traités spécialisés qui en parlent. Ou plutôt qui osent en parler, car cette perversion, dont tout le monde sait qu'elle donne par exemple lieu à d'étranges fêtes dans le cimetière parisien du Père-Lachaise, demeure curieusement – curieusement parce qu'il n'y a pratiquement plus rien à cacher du sexe – un sujet tabou. J'ajouterai pour en finir avec ce chapitre que Bataille indique dans *Le Petit*, petit texte autobiographique, qu'il s'est lui-même abandonné à ce rite devant le cadavre de sa mère (*Romans*, p. 364) ; mais que dans d'autres textes, il cite plus prudemment le cas d'un homme que le seul fait d'assister à l'enterrement de son père ou de celui d'un inconnu mit dans le même trouble (OC, t. II, p. 285-287 ; 312), ce qui est une façon à la fois de jeter un doute sur sa propre conduite et de rappeler aux personnes bien-pensantes que la nécrophilie n'est pas chose rare chez les humains. Kraft-Ebing l'avait d'ailleurs déjà suggéré dans sa *Psychopathia sexualis* (1969), que Bataille avait naturellement lue<sup>8</sup>.

De toute façon, et on n'insistera jamais assez sur ce point, le geste compte chez lui moins que l'effet qu'il produit. Autrement dit, la jouissance physique du nécrophile de Bataille, pourtant très

nette si l'on songe par exemple à ce que ressent Simone en jouant avec l'œil d'un mort – « La caresse de l'œil sur la peau est en effet d'une douceur complètement extraordinaire avec en plus un certain côté cri de coq horrible [...] », (*Romans*, p. 98-99) –, s'efface devant le vertige de l'esprit contemplant dans le corps détruit ce que la raison, ou le simple instinct de survie, ne peut accepter. On n'explique pas autrement l'extase des deux amants d'*Histoire de l'œil* quand ils constatent que l'« impression » que leur cause le corps sanglant de la cycliste est la même que celle qu'ils ont « en [se] voyant » ; ou l'attitude d'un Troppmann avouant : « J'étais terrifié, mais j'avais beau trembler, je restai devant ce cadavre » ; ou encore celle de B. que le corps de son père « fascine », moins parce que, comme le pense son amant, elle a commis l'inceste avec lui, que parce que ce mort qui frappe par sa « rigidité postiche » a encore et toujours quelque chose à dire (*Romans*, p. 52 ; 130 ; 528 ; 531).

La seconde pratique mortuaire du héros de Bataille va dans le même sens. Sans exclure, comme on l'a vu, les plaisirs du sexe, elle tient davantage du cérémonial de la « veillée mortuaire ». Le mot, maintenant tombé dans l'oubli en même temps que le rite qu'il recouvrait (sauf dans certaines provinces de France où la mort est encore un événement communautaire), est dans *L'Impossible* pour définir la célébration de Monsignor Alpha (*Romans*, p. 536). C'est une fête à l'ancienne, un moment arraché au temps profane : la maison, où « l'énigme est entrée comme un voleur » (*Romans*, p. 535), baigne dans une atmosphère étrange ; le corps de Dianus est étendu sur un lit de parade, et son frère, conscient de tenir un rôle d'officiant et « tenant le cerge de cire » en main (*Romans*, p. 538), va régulièrement le contempler ; et, puisque la mort est toujours ce bon tour que joue aux vivants la présence d'un corps privé de souffle (quelle surprise, il était là, il n'est plus là !), Monsignor Alpha, qui admire les oiseaux d'avoir une cervelle si peu raisonnable, n'a garde de goûter l'ironie noire du spectacle offert à sa vue :

[...] la bêtise un peu compassée et majestueuse de la mort, un je ne sais quoi de saugrenu, de malicieux du mort sur un lit – comme l'oiseau sur la branche, il n'est rien qui ne soit suspendu, un silence de fée... (*Romans*, p. 537).

Tels sont donc dans les récits de Bataille les pouvoirs du mort. Sur un mode moins ostentatoire (mais, encore une fois, il fallait d'abord frapper un grand coup), les essais qui, eux, ont en vue la réalité, développent le même thème. Ainsi dans *Théorie de la*

*religion* où il y a ceci : « C'est l'essence même de l'esprit que révèlent l'impuissance définitive et l'absence du mort [...] » (*OC*, t. VII, p. 305). Lisant cela, qui fonde la force de la conscience à la fois sur la mortalité (le fait biologique d'être mortel) et sur la finitude (savoir qu'on est mortel), on songe évidemment à Hegel que Bataille a vraiment découvert en suivant les cours de Kojève de 1934 à 1939 et dont il dira qu'il l'a brisé. Et pour cause, puisque Hegel écrit dans la préface de *La Phénoménologie de l'esprit* ceci, qu'on retrouve dans la phrase de *Théorie de la religion* citée plus haut :

Ce n'est pas cette vie qui recule d'horreur devant la mort et se préserve pure de la destruction, mais la vie qui porte la mort, et se maintient dans la mort même, qui est la vie de l'esprit. L'esprit conquiert sa vérité seulement à condition de se retrouver soi-même dans l'absolu déchirement (1941, t. I, p. 29).

Et c'est également Hegel qui, dans un superbe passage sur la signification des funérailles, montre comment l'endeuillé, placé devant cette « opération déshonorante » qu'est le mort livré aux forces destructrices de la nature, « pose sa propre opération » à la place de celle de la nature, parle devant le mort, l'enfouit en cérémonie et, ce faisant, le réinsère dans la « communauté » des vivants (II, p. 21) : belle illustration dialectique de ce qu'est le rite mortuaire tant pour le mort que pour le vivant. Et sans doute plus pour le vivant puisque, après tout, le mort n'est plus, alors que le vivant continue provisoirement d'être, ce que Bataille traduit ainsi dans *L'Érotisme* : « Pour chacun de ceux qu'il fascine, le cadavre est l'image de son destin » (*OC*, t. X, p. 347). À condition, évidemment, de ne pas se détourner du cadavre. Or l'époque où Bataille a écrit était précisément celle où, rompant un usage qui durait depuis longtemps, on avait plutôt tendance à ne pas regarder les morts. Ce silence dure d'ailleurs toujours. Pour des causes qu'on verra plus bas, il s'est même accru. Mais comme on n'a pu abolir la mortalité, la leçon que Bataille tire du mort demeure plus actuelle que jamais.

### « CE MONDE OÙ NOUS MOURONS »

Lisant en 1957 un album de la revue *Life* titré : *The World We Live In*, qui détaille avec de belles photographies toutes les conquêtes de l'homme, Bataille dit que l'album aurait pu tout aussi bien avoir pour titre : *The World We Die In*, « Le monde où nous mourons ». Il ajoute qu'« il y a toutefois une difficulté » puisque dans un monde, où tout est grâce à la « science » objet de « possession », la mort, entendue

au sens de pur négatif, reste « ce qui se dérobe » (*OC*, t. XII, p. 457-458). Soit. Mais le mort, lui, ne se dérobe pas. Alors, que faire de lui ? La question est aussi vieille que l'homme, et la réponse qu'on lui a apportée varie selon les époques et les civilisations. Seule certitude – si, pour ne pas trop compliquer les choses, on laisse de côté la solution eschatologique (croyance en une survie dans quelque au-delà), laquelle est bien consolante mais n'empêche pas de mourir ici-bas comme le remarque Heidegger –, cette réponse est fonction de divers facteurs : économiques (le coût des obsèques est plus élevé pour les pauvres que pour les riches) ; politiques (les guerres ou les troubles multiplient les décès et partant les traumatismes) ; historiques (existence de civilisations plus acclimatées à la mort que d'autres) ; ou culturels (sauf pour les grands et les rois qu'on enterrait dans les églises ou *apud sanctos*, contre leurs murs, les tombes individuelles et les nécropoles n'apparaissent en France qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle où elles remplacent le fameux ossuaire du Moyen Âge, lieu où l'on entassait pêle-mêle ou en ordre les ossements). Mais cette réponse est surtout liée à des facteurs sociaux, c'est-à-dire à la capacité plus ou moins grande qu'a le groupe de prendre en charge le mort et ses proches. On peut même dire que plus le lien social est fort, mieux on traite le mort et mieux se portent ses proches. Bref, le traitement du cadavre est un bon indice du fonctionnement harmonieux d'une société.

Et nous voici au cœur d'un des plus graves problèmes de la société occidentale contemporaine. Ce problème tient en quelques mots : le mort et la mort intéressent de moins en moins les gens. Pourquoi ? Les réponses, de nature différente, se trouvent chez ceux, écrivains, historiens, anthropologues ou sociologues qui ont parlé de la crise (je citerai à dessein ceux qui l'ont diagnostiquée avant ou après la mort de Bataille). Celui-ci meurt en 1962, et la même année a lieu en France la première du *Roi se meurt*, pièce pleine de dures vérités (le temps ne ramène pas en arrière, nous mourons tous, le médecin qui peut tout ne peut soudain plus rien, chacun est seul à mourir, je serai un cadavre...) qui valent aussitôt à son auteur bien des reproches de la part des aristarques épris de nouveautés révolutionnaires. À les en croire, Ionesco n'a aligné que des lieux communs. C'est un obsédé, un thanatomanie, et pis encore, un « petit-bourgeois ». Il faut passer outre puisque la mort est vraiment peu de chose. Est-il d'ailleurs certain qu'elle arrive un jour ? Est-il seulement pensable que ce corps, rendu si *sexy* par le *bodybuilding* ou les machines à bronzer

LE MORT ET LA MORT INTÉRESSENT DE MOINS EN MOINS LES GENS.

ou les produits pour rester mince, puisse un jour devenir un cadavre ? Ces critiques bienveillants reflètent la mentalité d'un temps qui dure encore.

En 1963, autre symptôme du déni des morts, paraît aux États Unis *Death, Grief and Mourning in Contemporary Britain*, de Geoffrey Gorer. L'auteur, frappé par la réduction du rituel des funérailles et des marques du deuil, y annonce une étrange nouvelle : le silence qui frappait naguère le sexe ne le frappe plus, le sexe s'affiche partout, et c'est la mort naguère publique qui maintenant se couvre d'ombre. Traduit en langage bataillien, cela veut dire qu'il n'y a plus d'interdit sur l'érotisme qui perd pour cela tout son intérêt (quel plaisir à faire une chose qui n'est pas défendue ?) ; et trop d'interdit sur la mort et le mort, ce qui prive les vivants d'une forte expérience. Trois ans plus tard, en 1966, Jankélévitch publie *La Mort*, livre ardent, violent même, très sartrien du point de vue métaphysique (qu'ai-je à m'occuper du cadavre puisque celui-ci n'est que le produit d'une fatalité biologique que je ne puis abolir ?), mais également rempli de dures vérités (en gros, les mêmes que celles de Ionesco). Quatre ans plus tard, donc en 1967, Philippe Ariès, historien catholique spectaculairement rattaché aux vues de Gorer, se rend célèbre par un article dont le titre : « La mort inversée. Le changement des attitudes devant la mort dans les sociétés occidentales » se passe de commentaire. Son contenu, repris dans des livres ultérieurs, consiste à constater que le temps de belles morts cérémonielles chrétiennes, qui entouraient le mourant puis le mort de la compassion du groupe social, est passé et que « ce qui était connu est désormais caché », tandis que « ce qui devait être solennel est escamoté » (p. 170). « La vie dans la pensée de la mort, cette pédagogie qui a imprégné tout un héritage, n'est plus de saison », remarque pour sa part en 1983 l'historien marxiste Michel Vovelle, dans un livre où il mentionne aussi l'influence de la médicalisation et de l'hospitalisation dans l'isolement du mourir contemporain (p. 707).

Mais c'est sans doute le grand anthropologue Louis-Vincent Thomas qui passe le mieux l'étrivière. Prenant acte en 1985, dans *Rites de mort. Pour la paix des vivants*, du fait que le « monde moderne » a perdu la « sagesse » traditionnelle – cette sagesse que son *Anthropologie de la mort*, parue en 1975, avait retrouvée en Afrique où l'on est plus poli avec les morts –, il propose, par un néologisme très utopique, une « resocialisation des funérailles » (p. 257-258). Il l'avait déjà fait en 1980 dans *Le Cadavre* où (peut-être comme moi frappé par une remarque d'un spécialiste améri-

cain disant lors d'un colloque sur le sida que bientôt on enlèverait les morts dans une benne à ordures), il notait que, dans le cadre d'une économie dominée par le profit et la loi du travail, « il n'est pas étonnant que les pratiques relatives aux cadavres ressemblent étrangement aux opérations relatives aux ordures » (p. 99) ...

Mais arrêtons-là l'appel aux spécialistes pour souligner que toutes leurs explications, si on veut bien considérer comme Bataille que la mort d'un proche n'est pas un événement neutre, se ramènent toujours à la dislocation du lien social, phénomène que, rien ne valant un fait vécu, l'auteur de cet article se permettra d'illustrer par son expérience personnelle.

Cet auteur a passé la première partie de sa jeunesse, de 1947 à 1960, en Alsace, dans un village traditionnel<sup>9</sup>, alors peuplé aux deux tiers de protestants luthériens et pour un tiers de catholiques, et formant, malgré les hostilités de clan, un groupe relativement soudé. Lorsqu'un fidèle d'une des deux religions était de l'avis du médecin sur le point de mourir, un premier signe alertait la communauté puisque le pasteur et le prêtre (celui-ci portant le saint viatique sous sa cape noire sous laquelle on devinait l'étoile violette était accueilli dans les rues par un grand silence) se rendaient auprès du mourant entouré des siens et même des voisins. Dans la plupart des cas, le mourant, voyant le médecin se retirer, avait compris ce qui allait arriver. Il était d'ailleurs content de mourir chez lui et d'échapper à cette mort honteuse qu'était alors la mort à l'hôpital. Sitôt sa mort constatée, le glas (en dialecte alsacien : *Scheidzeichen*, « signal de la séparation ») sonnait par trois fois, selon un code qui permettait de connaître tout de suite le sexe du mort (la grande cloche pour un homme, la moyenne pour une femme et la petite pour un enfant). Si le mort était protestant, la nouvelle était ensuite portée dans chaque maison, catholique ou pas, par l'annonceur de la mort qui indiquait sous la forme d'une sorte de récitation (commençant par : « Je vous apporte le compliment de la famille Untel [...] ») l'identité et l'âge du mort, le jour et l'heure des obsèques. Ainsi tout le village où quelque chose changeait dans la façon de se tenir ou de parler était concerné et commentait l'événement en fonction de sa

gravité (la mort d'un homme jeune tombé d'un cerisier était évidemment ressentie plus dramatiquement que celle d'un vieillard dont tout le monde s'accordait à dire qu'il avait fait son temps).

Commençaient ensuite, selon la saison, deux ou trois jours où le corps toilé (certaines grand-mères avaient depuis longtemps réservé une chemise de dentelle fine) était exposé dans la maison<sup>10</sup> et où la famille, bible posée sur la table chez les protestants, eau bénite et crucifix chez les catholiques, recevait les condoléances et priait avec les visiteurs qui tenaient le langage approprié. Il n'était même pas rare qu'on menât les enfants voir le mort parce qu'il n'avait rien de repoussant bien qu'il fût tout raide.

Venait enfin le jour de l'enterrement où il convenait que chaque maison envoyât un représentant et où, devant les villageois endimanchés (hommes en cravate, femmes avec chapeau) et la famille vêtue de noir, le pasteur en toge, escorté des confirmés de l'année dont l'un portait la croix de bois qui serait plantée sur la tombe, ou le prêtre accompagné des chantres et des cinq enfants de chœur, ceux-ci tous revêtus des ornements noirs, se rendait au son des cloches sonnant à la volée devant la maison mortuaire. Ils procédaient alors à la fameuse « levée du corps » (cantiques et citations bibliques d'un côté, *De profundis*, eau bénite et encens de l'autre). Puis se mettait en place le cortège. En tête, la croix ; derrière, l'officiant, les confirmés ou les enfants de chœur précédant la charrette avec le cercueil conduite par six hommes du village pour lesquels c'était un honneur (il n'y avait pas encore de pompes funèbres) ; puis la famille disposée en ordre décroissant de parenté ; et enfin le groupe des hommes et celui des femmes marchant deux par deux.

La procession (où il n'était pas interdit de parler d'autre chose que du mort) avançait gravement dans les rues du village où ceux qui n'assistaient pas à l'enterrement se découvraient ou se signaient ; elle faisait halte devant la porte de l'église le temps qu'on charge le cercueil – qui, contenant le corps d'une personne et non une casserole, ne devait pas être roulé mais porté – sur les épaules ; elle entrait ensuite au son de l'orgue dans l'église où avait lieu la fastueuse liturgie des morts (chants,

lectures et sermon retraçant la biographie du défunt chez les protestants, messe de *requiem* et absoute chez les catholiques); puis, sortant de l'église au son des cloches, elle gagnait tout aussi dignement le cimetière où tous, après avoir assisté à la mise en tombe rituelle, accomplissaient le dernier geste de solidarité devant la famille toujours présente (poignée de terre jetée dans la tombe chez les protestants, eau bénite chez les catholiques).

À la suite de quoi, chacun rentrait chez soi en commentant plus ou moins ce qui venait de se passer pendant que la famille se réunissait pour le repas d'enterrement dont le menu ne comportait chez certains pas de dessert et qui était évidemment l'occasion de reparler du mort et de prodiguer à ceux qui le pleuraient les consolations d'usage. Puis la famille se rendait de nouveau sur la tombe, par exemple pour admirer les fleurs offertes, et, chez les catholiques qui croient à l'intercession et à la réversibilité des mérites, pour prier afin que le défunt ne restât pas trop longtemps au purgatoire.

C'était cependant loin d'être fini puisque débutait alors la période du grand deuil, soit un an au moins, où les femmes restaient vêtues de noir tandis que les hommes portaient la cravate noire, voire un brassard de même couleur, ce qui, signe que c'étaient bien des personnes à part, faisait qu'on les abordât autrement que s'ils étaient vêtus normalement. « Ils sont en deuil », disait-on, et cela voulait beaucoup dire. Et enfin, comme le veut un proverbe bien connu, la vie reprenait son cours et telle jeune veuve que tous avaient plainte pouvait même, comme dans la célèbre fable de La Fontaine, souhaiter de retrouver un second mari puisque le premier avait eu, comme on disait aussi, un « bel enterrement ». Comprenons : un enterrement où ni elle ni son mort n'avaient été laissés seuls.

Mais depuis les années 1960, les choses ont bien changé dans ce même village dont pourtant la population n'a guère augmenté même si des gens venus de la grande ville voisine y ont élu domicile. Bien que le pasteur et le prêtre assistent toujours le mourant et que le glas sonne comme avant, il n'y a plus de veillée funèbre ni d'annonceur de la mort; plus de cortège funèbre ni de levée du corps qui est conduit directement à l'église par l'entrepreneur des pompes funèbres qui a offert ses services dès qu'il a appris la mort et souvent a pris le corps dans son établissement; le service religieux dure moins longtemps; et, sauf la famille ou les très proches embarqués comme le prêtre en voiture, personne ne va plus au cimetière. L'incinération qui commence à se répandre évite d'ailleurs

cette ennuyeuse promenade<sup>11</sup>. Il n'y a plus non plus de repas rituel. Juste une collation dans un restaurant. Et la famille jadis au complet jusqu'aux arrière-petits-cousins se limite aux plus proches endeuillés. Enfin, on ne porte plus du tout le deuil; on trouverait de plus très indécent de consoler la jeune veuve qu'il était autrefois normal d'aider à guérir sa blessure en lui parlant de son mari mort; et ceux qui ont assisté à l'enterrement y sont allés sans être endimanchés.

En somme, et pour parler comme Pierre Chaunu en 1978 dans *La Mort à Paris* (p. 14), la « dédramatisation », la « déritualisation », l'« éclatement » du tissu social et l'abandon du « christianisme festif » ont contaminé ce village.

Bataille, auquel il faut maintenant revenir, et qui disait « que nous voulons vivre comme si déjà la mort n'existait plus » (*OC*, t. VIII, p. 189), n'eût pas parlé autrement. En considérant à nouveau ce que, d'un côté, il met dans ses récits – où je ne retiens que le caractère symbolique de la nécrophilie et, pour le dire tout net, sa fonction spirituelle – et, de l'autre, ce qu'il met dans ses essais – où je retiens tout –, il est aisé de deviner que le regard qu'il jette sur le monde de son temps est trop aigu pour qu'il n'ait pas pressenti ce qui se passe maintenant. On peut donc estimer qu'il y a chez lui deux leçons éthiques étroitement liées.

La première, contrairement à ce que conseille par exemple Jankélévitch que je prends comme contre-témoin parce qu'il refuse en bloc la méditation sur la finitude et la dramatisation de la mort, consiste, d'abord, à rendre à la mort son dû en se tenant, comme il le dit souvent, à « hauteur de mort »; et, ensuite, quand elle se manifeste dans *le mort*, à ne pas se refuser au tremblement que décrit ce paragraphe de *La limite de l'utile* (*OC*, t. VII, p. 245), qu'il faut pour cela citer en entier :

Le changement physique qui résulte de la mort frappe beaucoup plus que d'autres changements : il rejette entre terre et ciel. Nous mesurons en un seul temps la rapidité du mouvement qui nous emporte. La présence sensible de ce mouvement donne le vertige et prive de réalité celui qui regarde un mort autant que le mort lui-même. S'il voit son semblable mourir, un vivant ne peut plus subsister que *hors de soi*.

Quant à la seconde leçon, qui découle de la première, elle consiste à ne pas traiter le cadavre comme cette chose qu'il n'est pas, bien que la vie se soit retirée de lui. « Poupée », « momie » qu'on confectionne en « pièce montée » et qu'on manie avec une « piété nécrophile », dit Jankélévitch

(p. 226 ; 252) que je cite encore parce qu'il fait un peu trop vite litière du mort. Jankélévitch fait d'ailleurs tout autant litière des rites mortuaires, « gestes inefficaces » (p. 251), et, plus généralement, du culte des morts, qui détournent de vivre. Non qu'il faille le critiquer : l'ironie dont il fait preuve, et qui est encore sensible dans tel passage où il compare les endeuillés devant le cercueil à un « détective bredouille » constatant après le passage d'un cambrioleur attiré par un « diadème » que « l'écrin [...] est vide et qu'il n'y a plus de diadème » (p. 250-256), force l'estime parce qu'elle est celle de la tradition épiciurienne pour laquelle, la mort n'étant rien, le mort n'est rien non plus. Mais enfin, Épicure et Lucrèce étaient des esprits d'élite, plus faciles à admirer qu'à imiter. De mauvais esprits diront même qu'à une époque où, sauf exception, le mort n'est vraiment plus rien du tout, il vaut mieux ne pas trop se référer aux épicuriens : lus trop rapidement, ils pourraient donner des idées à ceux qui estiment que le cadavre est vraiment de trop. Bataille, qui était en un sens épicurien quand il rappelait que le corps pourrissant retombe dans la nature qui le récupère pour le recycler ailleurs, est de ces mauvais esprits qui déçoivent aux gens simples de lire les épicuriens. Il pense donc que le rite hérité des religions reste utile et que le mort, considéré non comme résidu mais comme composante de la troupe des vivants, ne doit pas être enterré sans cérémonie. Le terme est faible si j'en juge d'après ce passage, qui est encore extrait de *La limite de l'utile* (p. 246) :

Chaque communauté prend la charge du cadavre, et sous une forme impersonnelle, elle doit répondre à celui que la mort a dérangé : « Je sais ce qu'il en est ». Ce qu'elle serait incapable de dire sans avoir elle-même une vie violente, au niveau de la violence décisive de la mort.

Le soldat et le prêtre sont alors les seuls à pouvoir parler comme il convient. Le premier affronte la mort, le second appartient à l'outre-tombe. Les attitudes profanes sont devenues inadmissibles quand la mort est là. Le glissement hors de soi devant un mort exige un monde sacré.

Inutile de gloser ce passage. Il est assez clair. C'est plus que jamais une réponse à ceux qui, parce qu'ils s'imaginent soustraits à la mort, jettent un regard ahuri sur le mort qu'ils expédient rapidement pour courir à leurs affaires. Mais si je devais quand même commenter ces lignes, je mettrais en italique les mots « communauté », « cadavre », « dérangé », « violence décisive », « profanes », « sacré » et « prêtre » :

c'est la chaîne sémantique qui relie Bataille au mort.

*Frontières* étant une revue aux positions hardies, aucun de ses lecteurs ne m'en voudra d'y avoir parlé de Bataille. Il avait sa place dans le présent numéro. Il était connu pour prendre le contre-pied des mentalités du temps. Et il le faisait d'une manière très incisive. Surtout quand, constatant que la mort précipitait ce reflux qui, selon certains historiens, a commencé au dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, quand le mourir est livré aux médecins et aux nettoyeurs, il s'efforça de rappeler quelques vérités premières. Parmi ces vérités, l'expérience commune nous apprend que celle touchant au corps mort est évidemment une des plus difficiles à supporter. Elle met en effet chacun au pied du mur derrière lequel il disparaîtra nécessairement. De là l'insistance de Bataille, dont le très catholique Philippe Ariès me disait que rien que pour cela il l'admirait, à faire du cadavre, dans ses récits, le moteur d'une certaine forme d'amour liturgique (sexe et piété mêlés) ; et, dans ses essais, celui d'une émotion sacrée en tout point identique à celle qui étirent le croyant placé devant Dieu. Mais, dans les deux cas, et si éloignée que soit du réel son œuvre de fiction qui est cet éden où rien n'est interdit, il n'était pas écrivain à fuir le monde. Raison pour quoi tout ce qu'il a dit du cadavre est finalement conçu pour servir les vivants. Étrange paradoxe, diront nos modernes fossoyeurs. Ils oublient que parler de/du mort revient tout simplement à parler de la vie.

## Bibliographie

- ARIÈS, PH. (1967). *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil.
- BATAILLE, G. (2004). *Romans et Récits*, J.-F. LOUETTE (dir.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- BATAILLE, G. (1970-1988). *Œuvres complètes*, t. I-II, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche ».
- BOSSUET, J.-B. (1961). *Oraisons funèbres*, édition de Jacques TRUCHET, Paris, Éditions Garnier Frères, coll. « Classiques Garnier ».
- CHAUNU, P. (1978). *La mort à Paris. 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard.
- ERNST, G. (2010). « La Mort dans la pensée contemporaine sur la mort », *Présence de Vladimir Jankélévitch. Le Charme et l'Occasion*, Paris, Beauchesne éditeur, p. 137-158.
- ERNST, G. (2004). *Textes établis, présentés et annotés d'Histoire de l'œil, de L'Impossible et de La Scissiparité*, dans G. BATAILLE, *Romans et Récits*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

ERNST, G. (1993). *Georges Bataille. Analyse du récit de mort*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écrivains ».

GORER, G. (1963). *Death, Grief and Mourning in Contemporary Britain*, New York, Doubleday.

HEGEL, G.W.F. (1941). *La Phénoménologie de l'esprit*, traduit par Jean Hyppolite, t. I-II, Aubier, Éditions Montaigne, coll. « Philosophie de l'esprit ».

IONESCO, E. (1997). *Le roi se meurt*, édition établie, présentée et annotée par Gilles ERNST, Paris, Gallimard, coll. « Folio Théâtre », n° 42.

IONESCO, E. (1991) « Jeux de massacre », dans *Théâtre complet*, éd. de E. JACQUART, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 959-1035.

JANKÉLÉVITCH, V. (1977). *La Mort*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », n° 1.

KRAFT-EBING, R. VON (1969). *Psychopathia sexualis*, trad. par R. LOBSTEIN, Paris, Payot.

ROUSSET, J. (1961). *Anthologie de la poésie baroque française*, t. II, Paris, Librairie Armand Colin, coll. « Bibliothèque de Cluny ».

THOMAS, L.-V. (1985). *Rites de mort. Pour la paix des vivants*, Paris, Fayard.

THOMAS, L.-V. (1980). *Le Cadavre. De la biologie à l'anthropologie*, Bruxelles, Éditions Complexe.

THOMAS, L.-V. (1975). *Anthropologie de la mort*, Paris, Payot.

VOVELLE, M. (1983). *La Mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires ».

## Notes

1. Les références à cette œuvre se font dans cet article de la manière suivante : toutes les citations concernant les récits de Bataille, signalées par *Romans* suivi de la page, sont tirées du volume *Romans et Récits* de l'édition de la Pléiade (Bataille, 2004) et toutes celles qui concernent les essais, signalées par *OC* suivi de l'indication du tome et de la page, sont extraites de l'édition des *Œuvres complètes* (Bataille, 1970-1988).
2. Par opposition au « Possible », terme hégélien définissant chez lui le réel exploré et construit progressivement par l'esprit prenant conscience de ses pouvoirs, l'« Impossible », qui est devenu en 1962 le nouveau titre d'un récit publié en 1947 (*La Haine de la poésie*), et qu'il faudrait écrire en fait : l'« Im-possible », désigne ce qui est le « Non-Possible » ou plutôt ce qui est au-delà du « Possible », soit toutes les conduites humaines que la philosophie idéaliste, notamment celle de Hegel dont la découverte fut déterminante chez Bataille entre les années 1930 et 1940, n'a pu prendre en compte : folie ; états mystiques ; dépenses improductives ; littérature arrachée au politique ; érotisme toujours destructeur ; et mort non dialectisée (non mise au service du « Possible » comme cela se passe chez Hegel qui fait de la conscience du Négatif la base de l'action humaine) et donc maintenue dans son mystère.
3. Que je cite exclusivement, parce qu'elle est à la fois plus drôle et plus tragique que la seconde publiée en 1947, dans la première version. Celle-ci est donnée dans Bataille, 2004, p. 51-106.
4. Dans un projet de préface pour ce récit, Bataille indique qu'en 1942, lors d'un séjour en Normandie, il découvrit dans la campagne les restes calcinés du pied de l'aviateur, « chose [...] diabolique [...] irréelle, dénudée, indécente au dernier degré » (*Romans*, p. 405).
5. « Notre chair change bientôt de nature ; notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue » (Bossuet, 1961, p. 173-175).
6. Mais, pour des motifs hygiéniques, une loi votée en France cette année interdit cette pratique, les cendres devant désormais être conservées dans un columbarium ou répandues dans un « jardin du souvenir ».
7. Cette époque, qui va en gros des années 1580 à 1630, se caractérise, notamment en poésie, par ses descriptions *véristes* des morts. Voir par exemple ce premier quatrain d'un sonnet de Chassignet, titré : *Un cors mangé de vers* : « Mortel, pense quel est dessous la couverture/ D'un charnier mortuaire un cors mangé de vers/ Descharné, desnervé, où les os descouverts/ Depoulpez, desnouez, delaisent leur jointure » (Rousset, 1961, p. 114).
8. *Le Cadavre maternel* (*OC* t. II, p. 129-130), court fragment où il avoue également qu'il s'est masturbé devant le cadavre de sa mère, est précédé par un fragment titré : *Le Monsieur de cinquante ans*, fragment inspiré du traité de Kraft-Ebing nommément cité (cas d'un homme se masturbant devant des prostituées déguisées en *belles mortes*).
9. Pour ne pas le nommer, Westhoffen, département du Bas-Rhin, à 25 kilomètres de Strasbourg.
10. En Lorraine où je vis maintenant, on laissait même, pour bien marquer que la maison mortuaire était devenue un lieu public, les portes ouvertes la nuit, non sans avoir au préalable voilé les miroirs pour que l'âme du mort, suspectée de ne pas vouloir s'envoler, ne pût s'y voir, ce qui était la trace de cette peur du cadavre qui caractérise selon Bataille l'homme des origines et pousse celui-ci à le traiter comme un être sacré.
11. Je m'empresse de dire, pour éviter toute équivoque, que si je regrette ce qui s'est passé dans ce village, je n'ai rien contre l'incinération. Celle-ci, telle que je l'ai par exemple vu pratiquer au Père-Lachaise, soit lors des obsèques « à l'africaine » de L.-V. Thomas, soit lors de celles d'amis, donne lieu à un rituel très respectueux du corps, et en tout cas plus digne que celui des inhumations qui, pour les catholiques vivant dans les grandes villes françaises, se passent maintenant sans que le prêtre se rende au cimetière où c'est alors l'entreprise de pompes funèbres qui propose un rituel destiné à solenniser cet instant...